Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 31 (1967)
Heft: 121-122

Nachruf: John Orr est mort à Édimbourg[...]
Autor: Gardette, P. / Straka, G.

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

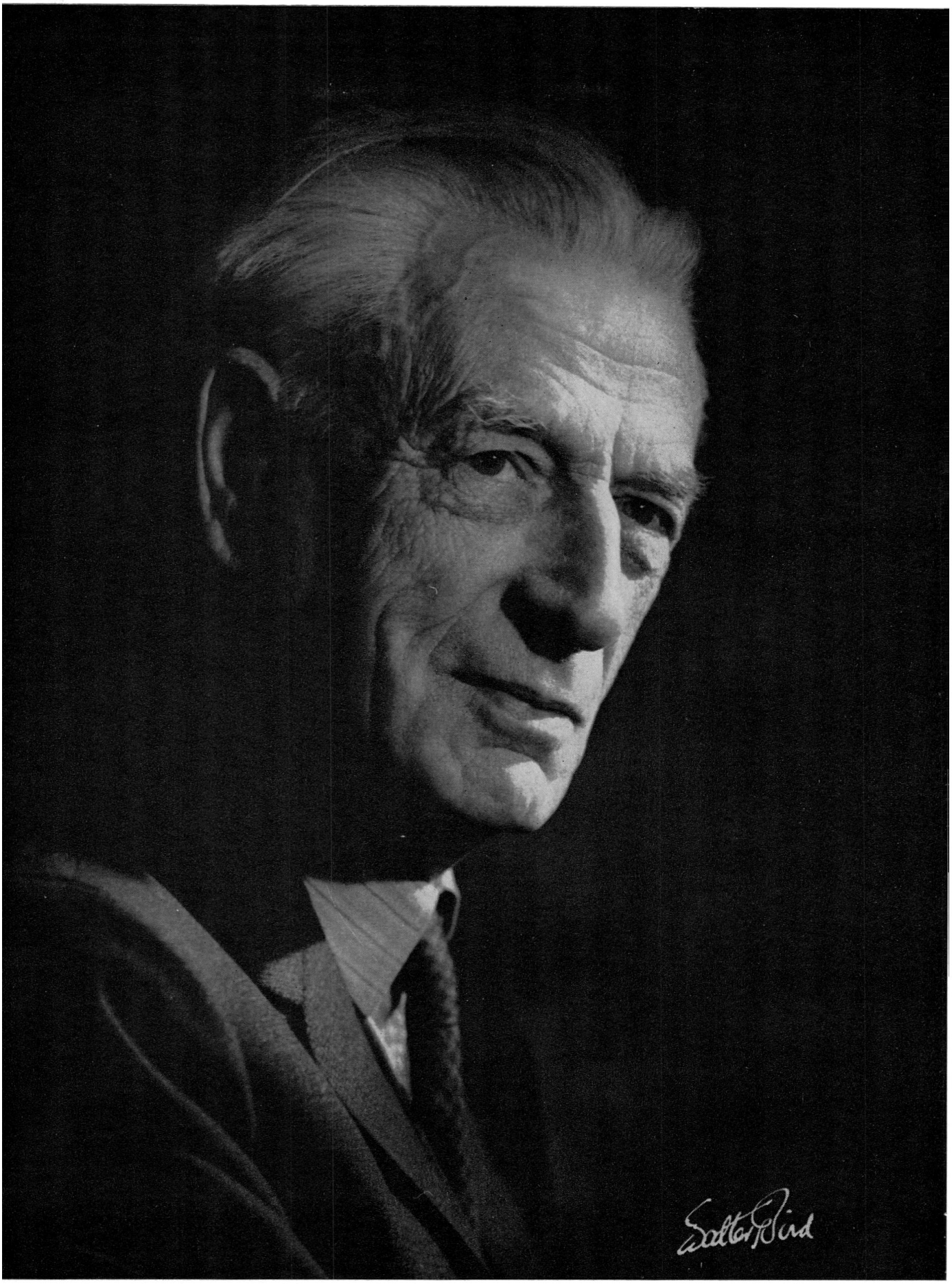

PHOTO WALTER BIRD

John Orr est mort à Édimbourg le 10 août 1966 à l'âge de 81 ans. Quelques semaines plus tôt il présidait à Lyon la fête jubilaire de l'un de nous, avec son habituelle bonne grâce et dans les yeux le même sourire voilé de quelque mélancolie. Pourtant sa santé était menacée, et il le savait : il avait pris la précaution d'envoyer à l'avance le discours qu'il devait prononcer à l'ouverture du Congrès de la Fédération des Langues et Littératures Modernes, dont il était le président en exercice. Mais, affectueux et discret, il ne voulait inquiéter personne. Et sans doute désirait-il ne pas interrompre son activité scientifique qui, depuis la mort de son fils et celle de sa femme, restait, avec de ferventes amitiés, le seul charme qu'il trouvât encore à vivre.

Il n'était pas venu tout jeune à la linguistique. Il avait pensé d'abord à une carrière de juriste, et il s'y était préparé en Tasmanie, où il passa auprès de ses parents son enfance et sa jeunesse. L'heureux hasard d'un séjour en France lui donna l'occasion de ressentir l'attrait de notre pays et de sa langue. Plus tard les enseignements de Joseph Bédier, d'Antoine Thomas, d'Alfred Jeanroy, surtout celui de Jules Gilliéron l'orientèrent définitivement. Rentré en Grande-Bretagne il obtenait bientôt la chaire de français de Manchester, et plus tard celle d'Édimbourg, où il devait enseigner jusqu'à sa retraite.

Ceux qui ont eu la chance d'être ses élèves, ceux qui sont devenus ses disciples à la lecture de ses œuvres, tous ceux qui se sont enrichis de sa pensée au cours de ces conversations qu'il affectionnait ont été frappés par l'étendue de ses connaissances et par son inlassable curiosité. Il aimait et appréciait en connaisseur la poésie, celle des paysages de son pays d'Écosse,

celle des poètes les plus classiques comme Boileau, ou les plus modernes comme Supervielle, dont il a donné une édition. En peinture, il était plus qu'un amateur : un expert sachant découvrir des œuvres méconnues et donner, en homme de métier, les raisons de son admiration.

Mais ce qui, par métier et par goût, retenait surtout son attention, c'était la langue. Il avait appris de Gilliéron qu'elle est un organisme vivant sujet aux risques de la vie, aux accidents, aux rencontres imprévues, à l'usure et aux mutilations, mais capable aussi de guérir, de se développer, de grandir, de produire de nouvelles formes vivantes, et qui ne se laisse enfermer ni dans les systèmes ni dans les formules. Il aimait à l'envisager comme « une activité humaine, complexe et infiniment variée, motivée ou gratuite à l'occasion, hésitante, maladroite, capricieuse, ingénieuse à ses heures, parfois même enjouée ». Ainsi en parlait-il, un peu comme d'une fille chérie, très belle et presque trop bien douée : avec étonnement, admiration, et peut-être aussi quelque secrète inquiétude de ne pas la comprendre tout à fait. Il en observait les allures, les aventures, les réussites, et il les racontait non dans de gros livres auxquels répugnait son esprit de prime saut éloigné de tout pédantisme, mais dans des articles alertes, élégamment troussés et présentés parfois en forme de petite comédie à deux personnages comme pour un lever de rideau. On aimera à les relire dans les deux recueils qu'en ont fait les Modern Language Studies et la Bibliothèque Française et Romane de Strasbourg.

Homme de relations, curieux de la pensée d'autrui, John Orr aimait les réunions et les congrès. Comme il refusait tout dogmatisme il lui arriva de jouter contre des systèmes qu'il trouvait trop rigides, sans se départir toutefois de son habituelle courtoisie et de cet humour qui émousse les traits d'un sourire. Il était venu à notre Société presque dès ses débuts. Et, lorsque après la Seconde Guerre mondiale, des romanistes songèrent à reprendre nos congrès et à redonner vie à notre revue, il leur apporta immédiatement son concours. A Barcelone, en 1953, il sut persuader les romanistes présents de nommer un comité et d'organiser des élections. Bientôt, sous un nouveau bureau, la revue reparaissait.

John Orr semblait tout désigné pour présider une société qui lui devait sa renaissance. Il préféra s'effacer devant Mario Roques, plus tard devant M. von Wartburg. Ce n'est que tout récemment, en 1965, qu'il avait accepté la présidence. Un an plus tôt il avait déjà accepté celle de la Fédération des Langues et Littératures Modernes. Il se faisait une joie d'ouvrir les congrès de ces deux organismes, à Strasbourg en 1966, et à Bucarest en 1968. Et ce n'est pas sans émotion que les congressistes réunis à Strasbourg, peu de temps après sa mort, écoutaient pendant la lecture de son discours, l'écho de sa voix amie qui venait de se taire.

Cet Écossais, qui avait passé sa jeunesse dans une île d'Océanie, qui avait étudié à Paris, et épousé une Française rencontrée à Saint-Petersbourg, tenait naturellement son esprit et son cœur ouverts sur des horizons divers et des amitiés nombreuses. Un amour de préférence l'attachait à deux patries : celle de sa race, la Grande-Bretagne où il passa toute sa vie de professeur, celle de son choix, la France, dont il enseignait la langue, dont il connaissait si bien les paysages, et qu'il aida en des heures difficiles, la France, qui voulut lui exprimer sa reconnaissance en le faisant docteur honoris causa des Universités de Caen et de Paris, et en le nommant Commandeur dans l'ordre de la Légion d'honneur. Mais peut-être sa vraie patrie était-elle la Romania. Il se sentait chez lui dans chacune de ses provinces, et plusieurs d'entre nous ont été témoins de la satisfaction que lui apporta naguère la décision d'organiser en Roumanie notre prochain congrès.

Tel était l'humaniste, le maître, le savant que nous avons perdu. L'homme était séduisant par sa sensibilité, son don de sympathie, sa simplicité, sa brillante intelligence que n'arrivait pas à cacher une réserve voulue. Nous garderons de lui un souvenir que le temps n'effacera guère et, lors des prochains congrès, nous nous surprendrons peut-être à attendre le grand Écossais avec ses paroles sages et son amical sourire.

P. Gardette et G. Straka.